

Bureau météorologique.

Washington, 7 mars - Indications pour la Louisiane-Beau temps; plus chaud dans la partie est; vents frais variables, tournant au sud.

LES TRANSPORTS DES ETATS-UNIS.

Les dépêches qui nous arrivent depuis quelque temps des Philippines sont assez étranges; elles ne sont nullement de nature à soulever dans les esprits la moindre inquiétude. La victoire est assurée d'avance aux Américains; cela ne fait pas question. Cependant, les insurgés persistent dans leurs attaques; ils semblent avoir adopté pour système de harceler les troupes du général Otis, de ne leur pas laisser un seul instant de repos. Cette petite guerre d'escarmouches ne durera pas une semaine, si les forces américaines étaient plus nombreuses; ce ne sont pas les hommes qui manquent à l'Union pour les envoyer là-bas; ce sont les moyens de transport. Là est le défaut de la marine des Etats-Unis. Il est de toute nécessité qu'elle soit munie de nombreux et puissants moyens de transport qui lui appartiennent en propre. Il ne faut pas qu'elle soit obligée d'avoir constamment recours au commerce ou aux ressources de pays étrangers.

Le jour où l'Union posséderait une forte flotte de ce genre, elle en aura fini avec toutes les petites tracasseries que peuvent lui susciter aujourd'hui ses nouvelles possessions.

La Ligue des Plombiers à la Nouvelle-Orléans.

Il y avait, hier, durant la journée, le soir surtout, une foule énorme dans les différentes salles de l'Hôtel St Charles, où la curiosité, — une curiosité bien légitime, — nous avait attiré. C'étaient les membres de la grande Ligue Nationale des Plombiers et ceux des différentes ligues du Sud, qui commençaient à arriver et remplissaient déjà l'Hôtel: ils viennent ici de toutes les parties de l'Union pour assister à la grande convention qu'ils tiennent, chaque année, tantôt dans une ville, tantôt dans une autre. Cette fois, ils ont pris la Nouvelle-Orléans pour siège de cette réunion.

Impossible de faire un choix plus à propos, au moment même où nous nous apprêtons à creuser nos chaussées pour y établir un vaste système de drainage.

Cette industrie de la plomberie est plus importante qu'on ne le pense; elle joue un immense rôle dans la sanitation des grandes centres de population. C'est là, en effet, le but de la réunion des plombiers à la Nouvelle-Orléans. Ils ont pour objet de propager partout la science de la sanitation et d'y faire adopter par les différentes administrations urbaines les systèmes les plus rationnels, les plus efficaces, et les plus économiques proposés, pour assainir les grandes communautés.

Ils sont assurément les bienvenus. Nos autorités municipales se feront un devoir de leur accorder la plus large, la plus cordiale hospitalité.

Après avoir achevé leurs travaux, ces messieurs parcourront notre ville, pour en admirer les beautés. Jeudi, ils iront en chars électriques visiter le West End,

le Parc de ville, les cimetières de la Métrairie.

Vendredi, ils se rendront à Southport, au Parc Audubon, aux Casernes. La journée de samedi est réservée à une excursion sur le Mississippi. Nous espérons bien que ces messieurs emporteront, en partant, un gracieux souvenir de la Nouvelle-Orléans.

Déroute des rebelles à Manille.

Manille, Philippines, 7 mars. Des détachements des brigades des généraux Hale et Wheaton ont employé deux heures ce matin à dégrader les deux côtes de la rivière où l'ennemi s'était concentré dans le but apparent de couper les communications entre le réservoir d'eau et la garnison.

Au premier signe de l'avance des troupes américaines les insurgés se sont levés, mais ils se sont rapidement séparés en petits groupes pour gagner les abris qui s'offraient, tout en maintenant un feu nourri.

Mais par des marches rapides suivies d'un mouvement de flanc l'ennemi a été complètement mis en déroute et poursuivi jusqu'à Guadalupe, à la droite, et presque jusqu'à Mariguina, à la gauche. Casson O'Brien, de la compagnie F du premier régiment des volontaires du Wyoming, a été tué. Deux hommes ont été légèrement blessés. Les rebelles ont subi de fortes pertes, et pas un n'était en vie à midi.

Une Réunion Publique.

Le Conseil municipal a adopté, hier soir, une résolution offerte par M. Brittin, à l'effet d'inviter les "Maitres-plombiers" venus à la Nouvelle-Orléans de toutes les parties de l'Union pour y tenir une convention, à assister à une réunion publique qui aura lieu demain soir, à sept heures et demie, dans la salle des Odd Fellows.

Messieurs les Maitres-Plombiers pourront traiter la question des égouts tant et tant agitée et discutée ici, en ce moment, avec cette autorité que leur donnent leurs connaissances techniques et leur expérience.

L'opportunité d'une réunion semblable est telle, que nous ne doutons pas que les citoyens ne s'y rendent en foule.

NOS HOMMES MALADES A CUBA.

Une dépêche que nous recevons de Rome, Georgie, nous apprend qu'un de nos régiments à l'île de Cuba, vient d'être cruellement éprouvé. Sans un seul officier, tous les hommes du régiment ont été atteints de la fièvre jaune ou de la malaria, et trente-trois y ont succombé.

Nous n'avons pas oublié Miami, l'insalubre camp où tant de nos jeunes gens, au début des hostilités de la récente guerre, ont trouvé la mort, et cela à cause de l'incurie du gouvernement.

Dans ce qui vient de se produire à Cuba, y aurait-il encore de la faute des autorités militaires?

Un voleur écorcé par un train.

Chippewa Falls, Wisconsin, 7 mars. — Bert Montana, en essayant d'échapper à la police, ce matin, après avoir commis un vol, s'était emparé d'un car à bras. Mais avant d'être hors de la ville il entra en collision avec un train et était écorcé.

JOURNAL INEDIT

SAINTE-HELENE.

Extrait du second tome des Mémoires de Gourgaud, quelques pages inédites du manuscrit sensationnel, trouvé dans des boîtes, et qui provoquent tant de curiosités passionnées.

A huit heures, l'Empereur me demande: ma bataille de Waterloo est sur le billard; Sa Majesté a Pair de très mauvaises humeurs et me dit: "Apportez-moi la situation que vous avez faite de l'armée et ce que je vous ai dicté sur les trois partis à prendre à la bataille. — Sire, Votre Majesté m'a dicté une fois une suite à Waterloo, mais cela ne fait pas un chapitre. — Allez cependant le chercher."

Revenu au bout d'une demi-heure, je suis emmené par l'Empereur dans sa chambre; je lui raconte mon entrevue avec Hudson Lowe. "Ah! le vilain homme, il a grondé Penn, il a grondé le fermier!"

Sa Majesté me fait asseoir. Elle vient de terminer avec Bertrand la lecture de Hobhouse: "Savez-vous qu'il dit que j'aurais dû éviter de me rendre aux Anglais? Hobhouse ne sait ce qu'il dit sur les Chambres; je ne publierai pas de notes sur cet ouvrage, qui n'en vaut pas la peine. — Oui, Sire, les pièces emporteraient l'effet!"

L'Empereur me demande ensuite ce qu'il aurait dû faire après Waterloo. "Sire, aller aux Chambres, tout en arrivant, les haranguer, leur faire sentir que tout dépendait de l'union."

"Oui, mais il y avait trois jours que ne mangerais pas! J'étais très fatigué. En arrivant, je me suis jeté au bain et j'ai mangé. Je n'en pouvais plus! J'ai demandé les ministres; si j'avais été aux Chambres, j'aurais été écouté avec respect, peut-être avec acclamations, et ne pouvant, d'après la Constitution, assister aux délibérations, après mon départ, tout aurait repris comme auparavant. Il fallait donc que je fisse jeter un grand nombre de députés à la rivière, que j'arrivasse aux Chambres comme Cromwell. J'aurais dit, il est vrai, faire fusiller Fouché aussitôt après mon arrivée. C'était l'âme du parti, son jugement aurait été crié sous les fenêtres des députés auxquels j'aurais pu dire: Qui est-ce qui invoque le drapeau tricolore? C'est un homme qui a fui la France pour se réfugier chez les étrangers et qui ne doit qu'à moi son retour à Paris. Dans ce moment, il n'y a de salut que dans les hommes aimant leur patrie. J'aurais fini en demandant à épurer la Chambre, et en faisant pendre sept ou huit membres et, par-dessus tout, Fouché. Pour cela, il fallait se mettre tout à fait avec les Jacobins, répandre le sang, et encore, aurais-je réussi? Je vous avoue que j'aurais pris ce parti, si j'avais pensé qu'il pouvait réussir, mais je ne l'ai pas cru. Et alors, j'ai vu que j'allais me mettre dans le sang, et me faire abhorber. J'ai mieux aimé abdiquer en faveur de mon fils et les laisser se débrouiller eux-mêmes et leur faire voir que ce n'était pas à ma personne seule qu'on en voulait, mais bien à la France."

"Oui, Sire, cela est vrai; si Votre Majesté avait été aux Chambres après leur insurrection, elle aurait eu peu à en espérer; Fouché, jamais. En 1815, Fouché avait noué une intrigue avec Metternich. C'est pourquoi j'avais envoyé Fleury. J'aurais dû, dès lors, faire fusiller le duc d'Orléans, mais Lafayette m'en a empêché. Talleyrand se maintient à table."

"Je craignais que ce fut vous! — Et fit des son entrée le docteur Lawson en serrant la main de Foot-Dick. — mon jeune ami... Vous êtes tellement imprudent, tellement casse-cou, que je crains une chute, une cassure, quelque chose de grave... Fort heureusement, je vois qu'il n'en est rien, car je vous trouve, et me semble, très en forme."

"Non! docteur!... mon cher et excellent docteur... ce n'est pas pour moi... Je ne me suis jamais mieux porté... Mais... je voudrais pouvoir vous expliquer cela, mon bon docteur... A cet instant, Foot-Dick s'arrêta, et toisant le groom qui, ruissellement, s'était approché: — Monsieur Tony!... Je vous prie d'aller voir dans l'antichambre si j'y suis... Vous avez un service à faire, monsieur Tony!... Et je ne comprends pas pourquoi vous vous permettez d'écouter ma conversation avec mon excellent ami, le docteur Lawson... Faites-moi le plaisir de vous retirer. — De très mauvaise humeur, Tony obéissait et Foot-Dick pouvait reprendre: — Voilà docteur!... Vous avez beau m'interroger, je ne sais vraiment pas comment ça se fait... Mais... J'ai une pensionnaire... qui m'est, je crois, tombée du ciel... Si nous étions à l'époque de Christinas, je me dirais que c'est le petit

respect qu'on avait pour moi était grand, tant que j'étais craint, mais n'ayant plus le droit des légitimes, demandant assistance, vaincu enfin, je n'avais rien à espérer. Non, ce que j'ai à me reprocher, c'est de n'avoir pas fait couper la tête à Fouché; on peut dire qu'il l'a échappé belle; Daru me proposa même de former une commission militaire pour le juger. Si Fouché, au lieu de me trahir, s'était franchement rallié à moi, il m'aurait été bien utile; il était l'âme de la coterie qui m'était opposée et il aurait persuadé toute sa clientèle de se mettre dans le parti national; oui, j'aurais dû courir aux Chambres, mais j'étais harassé, et puis, qui pouvait croire qu'elles se déclareraient aussitôt? Je ne savais pas que Lafayette allait les faire mettre en permanence. J'étais arrivé à huit heures, et à midi elles s'insurgeaient."

Sa Majesté fait signe en passant la main sous son menton. "Après tout, elles m'ont surpris, je ne suis qu'un homme, j'aurais pu me mettre à la tête de l'armée, qui était pour moi, et certes, tout valait mieux que de venir à Sainte-Hélène. Il y avait encore bien des espérances et les Alliés auraient changé de plan. Ils auraient, cependant, continué à dire qu'ils n'en voulaient qu'à moi. L'armée même aurait éprouvé la même influence. L'histoire me le reprochera, peut-être, de m'être en allé trop facilement; il y a eu un peu de trigue de ma part. De Malmson, j'ai proposé au gouvernement provisoire de me mettre à la tête de l'armée, de tirer parti de l'imprudence de l'ennemi. Ses membres n'ont pas voulu; je les ai envoyés promener. C'est là qu'on peut dire que le gouvernement provisoire a trahi la France. Car une fois que j'ai été parti, il n'y avait rien d'autre à faire que ce que l'on a fait. Ses membres, d'ailleurs, craignaient d'être rendus responsables par le roi de ce qui arriverait; ils n'ont songé qu'à eux."

Je suis parti trop tôt de l'île d'Elbe. Je croyais le Congrès dissous, je n'aurais pas dû créer de Chambres; il m'aurait fallu me déclarer dictateur, mais on pouvait espérer que les Alliés, en voyant appeler les Chambres, prendraient confiance en moi. Si j'avais été vainqueur, je me serais bien moqué des Chambres!... mais tout cela me met de mauvaise humeur, passons au salon."

L'Empereur se promène quelque temps, continue la même conversation, fait demander les Montholon, me fait jouer aux échecs. "Ah! Madame, que vous êtes belle! La superbe robe!... Je pense comme Gourgaud; nous aurions dû enfoncer avec l'île, dans le tremblement de terre. C'est un plaisir que de mourir de compagnie."

Sa Majesté paraît, tout le repas, d'une mauvaise humeur concentrée; du reste, tombe sur Hudson Lowe. L'Empereur nous parle de ses premières années, de son séjour à Aixonne; coucher à 10 heures.

Mercredi 24. — Dans l'après-midi, l'Empereur me fait venir, Talleyrand ne l'a pas trahi comme Fouché! En 1814, il n'était pas ministre et c'est un autre homme que le duc d'Orléans, qui n'est qu'un flegme, un coquin. Le prince de Bénévent avait eu la confiance de son maître; Fouché, jamais. En 1815, Fouché avait noué une intrigue avec Metternich. C'est pourquoi j'avais envoyé Fleury. J'aurais dû, dès lors, faire fusiller le duc d'Orléans, mais Lafayette m'en a empêché. Talleyrand se maintient à table."

Noël qui l'a introduite chez moi, par la cheminée... Mais, nous sommes en été... et la présence de la sultane se perd dans des nébulosités impénétrables. Le docteur Lawson, un homme d'une cinquantaine d'années, précis, correct, avec un regard droit et perçant par-dessus un nez-nez à poste fixe, arrêta son interlocuteur des yeux profondément étendus. — Mon cher Dick, est-ce que ce matin vous seriez sorti de bonne heure?... Et auriez-vous trop fortement trinqué, d'aventure, avec quelques uns?... Et... — Non, mon bon docteur... Je ne suis nullement gris... La nuit dernière, je ne dis pas... Et c'est pendant cette période complètement obscure qu'il m'est évidemment arrivé une aventure à laquelle je ne comprends guère... Enfin, docteur, j'abrege... J'ai hérité... — Votre frère!... — interrompit vivement M. Lawson. — Il ne s'agit nullement de mon frère... mais de moi... J'ai hérité... je ne sais comment, d'une petite fille... Elle est là, sur mon lit. Et, soulignant l'une des continues, Foot-Dick montrait Colette au docteur, en ajoutant: — Je ne la crois même pas bien portante du tout... Voilà pourquoi je vous ai prié de venir, mon bon et cher docteur. M. Lawson s'approcha de l'enfant, la souleva avec l'aide

de Foot-Dick, l'examina longuement. — Elle est même blessée, je le crains, — continuait le clown, — ce sang... Le docteur secouait la tête, faisait signe à Foot-Dick de se taire, et prenait la température, palpait, auscultait le pauvre être douloureux et endolori, qui le laissait agir avec une obéissance absolument passive. Quand il eut terminé, il reposa la tête de l'enfant sur l'oreiller, et dit: — Non, elle n'est pas blessée, cette pauvre petite créature... Ce sang n'est pas le sien... Mais elle n'en vaut guère mieux pour cela... Elle a dû subir, à peu estime, une commotion épouvantable... La fièvre est très forte... Très violente... Il faut envoyer immédiatement cette enfant à l'hôpital... Je vais vous donner un mot pour le chef de service, et... Foot-Dick secouait la tête: — Oh! oh! docteur!... Mon bon docteur!... Quel mot venez-vous de prononcer là!... l'hôpital!... — Mais... comme je ne comprends rien à vos incohérences, et que je n'y attache point d'importance, je ne connais qu'une chose... Je me trouve en ce moment en présence d'une enfant, d'une petite fille qui est malade, dangereusement, sérieusement malade, je ne dois point vous le cacher...

dra, un homme de la Révolution, c'est un prétre marié! Mais il est d'une grande maison et cela efface tout: voilà l'avantage de la noblesse. Ainsi va le monde! Fouché aurait dû finir plus mal. Il est vrai que ce n'est pas fini. — Mais Sire, on reproche à M. de Talleyrand d'avoir eu de l'influence sur ce qu'on impute à crime à Votre Majesté... — Quoi l'affaire d'Enghien? Bah! le roi ne me reprochera pas cela! Qu'est-ce qu'un homme, après tout? Ah! le Roi n'en veut pas à Talleyrand pour cela; Louis XVIII est un homme d'esprit et un fin politique. Talleyrand mourra dans son lit."

L'Empereur me semble bien en colère contre Fouché et bien changé à l'égard de Talleyrand. Je lui raconte les projets d'embellissements de ma chambre qu'il a formés le gouverneur. "Oui, vous êtes son protégé."

Sa Majesté me dit de monter à cheval, je la laisse, mais elle me fait revenir à 10 heures, me fait dîner avec elle, me parle mathématiques, se couche, je reste encore une demi-heure avec elle... Le soir, après avoir dîné solitairement, l'Empereur me fait venir. Il a bu bouteille, dit-il, pour se calmer. Il trouve que Mme Bertrand est une belle femme.

"Après le 16 Vendémiaire, un matin, Lamarrois m'avertit que le fils de Mme de Beauharnais, dont le mari avait été guillotiné après avoir été général, se trouvait dans mon antichambre, désireux de parler et que c'était un si joli enfant. Je le fis entrer; il me dit que sa mère conservait l'épée de son père, qu'on venait de désarmer les sections, qu'on avait pris cette arme et il me pria de la lui faire restituer. J'accueillis sa demande et envoyai Lamarrois avec lui à la section pour cela. Le lendemain, Mme de Beauharnais vint s'inscrire chez moi; quelques jours après, elle revint encore. Alors j'envoyai Lamarrois lui faire une visite. Il fut très bien reçu. Il me rapporta que c'était une belle femme, aimable, ayant un hôtel, j'y fis porter ma carte. Peu après, elle m'invita à dîner. Je m'y trouvais avec les personnes ordinaires de sa société, le duc de Nivernois, Mme Tallien, Ellevion, je crois même que Talma y était aussi. Elle me traita à merveille, me plaça à côté d'elle, m'agacait: c'était une femme aimable mais très intrigante. Je l'invitai à mon tour à dîner, j'eus Barras. Enfin les choses s'arrangèrent à ce point que nous nous écrivions l'un de l'autre. Barras m'a rendu service en ce qu'il m'a conseillé de réposer, assurant qu'elle tenait à l'ancien régime et au nouveau; cela me déconcerterait de la consistance: sa maison était la meilleure de Paris et cela m'ôtait mon nom de Corse; enfin, je serais, par cette union, tout à fait français. Hortense ne voulait pas de ce mariage, car on appelait alors les généraux épauletiers. Eugène, lui, au contraire, le désirait; il se voyait déjà mon aide de camp. Josephine était alors une femme de plus agréable, elle était pleine de grâce, mais femme dans toute la force du terme, ne répondant jamais d'abord que non, pour avoir le temps de réfléchir; ensuite elle disait: Ah! oui, Monsieur. Elle mentait presque toujours, mais avec esprit: je puis dire que c'est la femme que j'ai le plus aimée. Elle me connaissait bien et ne m'a jamais rien demandé pour ses enfants. Elle se sollicitait pas d'argent, mais me faisait des millions de dettes. Elle avait de mauvaises dents, mais était si soignée, qu'on ne s'en apercevait pas. Elle était femme

à m'accompagner à l'île d'Elbe. "Marie-Louise était l'innocence même, c'était l'opposé, elle ne mentait jamais. Elle m'aimait, voulait toujours être avec moi. Si elle avait été bien conseillée et n'avait pas eu près d'elle cette canaille de... qui, j'en conviens, était un misérable, elle serait venue avec moi; mais, on lui a raconté que sa tante avait été guillotinée et les circonstances avaient été trop fortes pour elle. Et puis, son père a mis après d'elle ce poison de Neipperg!" GÉNÉRAL BARON GOURGAUD.

Une brillante réception.

Ainsi que nous l'avons annoncé dans un de nos récents numéros, Mlle Lydia Estia, fille de notre distingué compatriote, M. Allain Estia, est arrivée à la Nouvelle-Orléans dimanche dernier dans la soirée, et est descendue chez des amies, Mmes Isabelle et Angèle Paig, dont elle sera l'hôte pendant son court séjour en notre ville.

Hier, en son honneur, une très brillante réception a eu lieu chez les demoiselles Paig; et nombreuses ont été les dames, les demoiselles qui sont allées lui présenter leurs hommages.

Dans nos mandats, dimanche prochain, nous parlerons plus longuement de cette fête charmante dans l'aristocratique et hospitalière demeure où Mlle Estia a retrouvé de sympathiques figures dont elle avait garé le plus aimable souvenir.

La ratification du traité de paix par le gouvernement espagnol.

Washington, 7 mars. — Quoi qu'aucune information officielle à cet égard ne soit arrivée à Washington, les autorités américaines estiment avec confiance que le nouveau cabinet espagnol obtiendra la ratification du traité de paix.

On croit que l'intention du gouvernement actuel est de concentrer spécialement ses efforts sur les réformes à l'intérieur, qu'il comprend les torts que causeraient au commerce de l'Espagne une opposition inconsidérée au traité de paix, et qu'il n'encouragera nullement la continuation des relations non satisfaisantes existant actuellement entre les deux pays.

On fait remarquer que par suite de la clôture de la session des Cortes, la reine régente d'Espagne a de nouveau le pouvoir, d'après les termes du traité, de ratifier ledit traité sans autre avis des Chambres. C'est peut-être ce plan qu'a adopté le nouveau cabinet.

L'argent destiné aux Cubains.

Washington, 7 mars. — Les fonctionnaires du département du trésor annoncent que la somme de \$2,000,000 destinée au paiement des troupes cubaines comprendra les monnaies suivantes: \$1,540,000 en pièces d'or de cinq dollars; \$1,350,000 en pièces d'un dollar en argent; \$50,000 en pièces de 50 cents; \$50,000 en pièces de 25 cents; et \$5,000 en nickel.

Mort d'un prêtre.

Dallas, Texas, 7 mars. — Le révérend J. J. Arnet, un prêtre catholique, est mort aujourd'hui de la petite vérole au presbytère de sa paroisse, à Dallas. Il avait contracté la maladie en visitant des malades au lazaret de la ville. Il y a trois semaines, durant le terrible ouragan de neige. Le prêtre avait accompli à pied, à cette occasion, un voyage de six milles par une température de onze degrés au-dessous de zéro.

L'assassin John Gilbert.

Emporia, Kansas, 7 mars. — John Gilbert, l'individu qui s'est rendu l'autour du meurtre de sa femme et de ses quatre enfants, dont il a brisé les sœurs à coups de marteau, a été conduit aujourd'hui à la prison de Topeka, afin de prévenir une tentative possible de lynchage, tentative qu'on craignait, d'ailleurs. Gilbert a demandé aujourd'hui d'être traité équitablement. Il a dit qu'il n'avait pas aimé souffrir ses victimes. Il sont tous morts promptement, a-t-il dit, excepté Etta (sa femme). J'ai pris des serviettes et j'ai étranglé deux de mes enfants pour les empêcher de souffrir.

Arrestation d'un escroc.

Chicago, Illinois, 7 mars. — Edward Dohleimer a été arrêté aujourd'hui sous l'accusation d'usage de service des postes des Etats-Unis dans un but d'escroquerie. Il offrait par voie de circulaires des bobines de fil de soie de choix à un bon marché exceptionnel; et quand il avait obtenu de l'argent d'une personne il lui envoyait une yardie ou deux de fil à titre d'échantillon, en demandant de continuer le trafic.

AMUSEMENTS.

ACADEMIE DE MUSIQUE

Depuis dimanche soir, la foule se porte à l'Académie de Musique. Il y a là un groupe d'artistes qui se font entendre et chaleureusement applaudir chaque soir.

Nous citerons, entr'autres, Miss Lizzie Raymond et Pate Baker, un de nos artistes les plus populaires. La direction de l'Académie fait de grands préparatifs pour les grandes représentations de la "Passion", comme on la reproduit, chaque année, dans le village devenu célèbre de Oberammergau. La direction en est confiée à Thos. A. Edison.

TULANE.

Otis Harlan et l'excellent Compagnie qui l'entoure font floquer Tulane, avec la pièce "A Day and a Night". Cette pièce est fort amusante par elle-même, et elle est levée avec un rare entrain par les acteurs, qui secouent merveilleusement leur chef d'emploi, Otis Harlan. L'excellent comédien de Hoyt a obtenu un beau succès au Tulane. Da resta, Hoyt est contumier du fait. C'est l'auteur comique le plus en vogue de l'Union.

ST-CHARLES.

Le St-Charles est devenu un théâtre extrêmement populaire. On en a eu la preuve dimanche soir et hier, aux deux représentations de la matinée et du soir. Foule énorme, enthousiaste à ces trois représentations.

Dans un beau débat pour les "Canites". Leur succès est assuré pour la semaine, grâce au talent déployé par la Compagnie Hopkins.

Dans les variétés, les sœurs Martine, M. Pickert et Whipple, ainsi que Miss Duke, se sont fait bruyamment applaudir. Miss Duke est une chanteuse d'un véritable talent.

THEATRE CRESCENT.

Le superbe succès obtenu dimanche par "El Capitán", au Crescent, se poursuit pendant la semaine. Il est vraiment étonnant que l'on puisse donner la représentation d'une pareille pièce, qui exige le concours d'artistes, de chanteurs d'une réelle valeur, aux prix minimes où l'on a réduit les places.

ques, la cyanose des lèvres disparaissait bien que Colette se trouvait en un très inquiétant état. Foot-Dick s'était penché sur ce si intéressant, si souffrant visage, et le regardait avec compassion et angoisse.

Mais la petite tressautait, poussant une plainte plus aiguë encore que la première, et mettant une de ses petites mains sur ses yeux angoissés, sembla repousser de l'autre celui qui s'intéressait si vivement à elle.

— Qu'est-ce qu'elle a? — demanda Foot-Dick, se parlant à lui-même.

Ce fut le groom qui répondit: — Monsieur lui fait peur!... Instinctivement, le clown se regarda dans une glace, qui lui renvoyait sa face grimaçante et sinistre, avec ses additions de jaune, de rouge et de blanc.

— Ah! mon Dieu! l'aurait petite!... C'est vrai! J'oubliais!... La malheureuse enfant doit me prendre tout au moins pour le diable!...

Se dirigeant alors vers le cabinet de toilette attenant à la chambre à coucher: — Reste là, Tony... Je n'en ai que pour un instant.

Et effectivement, quelques minutes plus tard, après un coup de tub glacé, un savonnage énergique et vêtu d'un complet ressort de chez le meilleur faiseur de Londres, il rentrait, dans la chambre à coucher, un gentleman accompli, très joli garçon

et excessivement distingué. M. Foot-Dick, nous lui conserverons pour l'instant son pseudonyme artistique, était d'une taille merveilleusement bien prise et un peu au-dessus de la moyenne. Ses épaules larges, effacées, ses saillants biceps, et ses pectoraux développés, révélaient, à première vue, une supérieure vigueur et une force réellement athlétique.

Et néanmoins, le jeune homme, malgré cette virilité hors pair, se montrait d'une grâce et d'une douceur féminine jusque dans ses moindres mouvements. Santé robuste, estomac excellent, ainsi que le prouvait sa remise en train immédiate, — après le très regrettable "excitement", comme disent les pudibonds anglais, de la précédente nuit.

Après la douche du tub qui n'avait duré que quelques secondes, M. Foot-Dick, pour employer ses propres expressions, se retrouvait sain comme l'oeil, sans migraine, sans le moindre mal aux cheveux, et sa lèvre rasée laissait voir ses dents petites, nacrées, superbes, qui justifiaient l'envie de bien des jolies femmes.

Des cheveux d'un blond châtain, coupés courts, ondulaient autour de son front large et développé, et des yeux grands, d'un brun foncé, des yeux vifs, animés spirituellement, rieurs surtout, éclairaient cette physionomie

originale et en tout point charmante. — Pauvre petite! — se répétait-il en s'avancant à nouveau vers le lit, — pauvre mignonne!... Comment diable peut-elle se trouver là!... Je n'y comprends vraiment rien!... J'ai une absolue lacune dans mon existence. C'était la phrase typique dont se servait généralement M. Foot-Dick pour définir l'absence de ses souvenirs, lorsque ses libations réitérées, se prolongeant, le plongeaient dans "les alcools du Seigneur", ce qui, malheureusement, lui arrivait plus souvent qu'à son tour.

— Toby, — ordonna-t-il à son jeune valet de chambre, — vous allez chercher le docteur Lawson, et vous le ramèneriez immédiatement. Il doit être rentré chez lui pour dîner... Vous lui direz que je le prie instamment de se rendre ici, à l'instant même... Que j'ai un besoin urgent de ses services... Vous direz cela au domestique... et vous tiendrez votre langue, Tony, vous ne donniez aucune autre explication... Filez... Contrez!... Mais allez donc!... Vous devriez être déjà de retour!...

— Toby, — ordonna-t-il à son jeune valet de chambre, — vous allez chercher le docteur Lawson, et vous le ramèneriez immédiatement. Il doit être rentré chez lui pour dîner... Vous lui direz que je le prie instamment de se rendre ici, à l'instant même... Que j'ai un besoin urgent de ses services... Vous direz cela au domestique... et vous tiendrez votre langue, Tony, vous ne donniez aucune autre explication... Filez... Contrez!... Mais allez donc!... Vous devriez être déjà de retour!...

— Toby, — ordonna-t-il à son jeune valet de chambre, — vous allez chercher le docteur Lawson, et vous le ramèneriez immédiatement. Il doit être rentré chez lui pour dîner... Vous lui direz que je le prie instamment de se rendre ici, à l'instant même... Que j'ai un besoin urgent de ses services... Vous direz cela au domestique... et vous tiendrez votre langue, Tony, vous ne donniez aucune autre explication... Filez... Contrez!... Mais allez donc!... Vous devriez être déjà de retour!...

— Toby, — ordonna-t-il à son jeune valet de chambre, — vous allez chercher le docteur Lawson, et vous le ramèneriez immédiatement. Il doit être rentré chez lui pour dîner... Vous lui direz que je le prie instamment de se rendre ici, à l'instant même... Que j'ai un besoin urgent de ses services... Vous direz cela au domestique... et vous tiendrez votre langue, Tony, vous ne donniez aucune autre explication... Filez... Contrez!... Mais allez donc!... Vous devriez être déjà de retour!...

— Toby, — ordonna-t-il à son jeune valet de chambre, — vous allez chercher le docteur Lawson, et vous le ramèneriez immédiatement. Il doit être rentré chez lui pour dîner... Vous lui direz que je le prie instamment de se rendre ici, à l'instant même... Que j'ai un besoin urgent de ses services... Vous direz cela au domestique... et vous tiendrez votre langue, Tony, vous ne donniez aucune autre explication... Filez... Contrez!... Mais allez donc!... Vous devriez être déjà de retour!...

— Toby, — ordonna-t-il à son jeune valet de chambre, — vous allez chercher le docteur Lawson, et vous le ramèneriez immédiatement. Il doit être rentré chez lui pour dîner... Vous lui direz que je le prie instamment de se rendre ici, à l'instant même... Que j'ai un besoin urgent de ses services... Vous direz cela au domestique... et vous tiendrez votre langue, Tony, vous ne donniez aucune autre explication... Filez... Contrez!... Mais allez donc!... Vous devriez être déjà de retour!...

— Toby, — ordonna-t-il à son jeune valet de chambre, — vous allez chercher le docteur Lawson, et vous le ramèneriez immédiatement. Il doit être rentré chez lui pour dîner... Vous lui direz que je le prie instamment de se rendre ici, à l'instant même... Que j'ai un besoin urgent de ses services... Vous direz cela au domestique... et vous tiendrez votre langue, Tony, vous ne donniez aucune autre explication... Filez... Contrez!... Mais allez donc!... Vous devriez être déjà de retour!...

— Toby, — ordonna-t-il à son jeune valet de chambre, — vous allez chercher le docteur Lawson, et vous le ramèneriez immédiatement. Il doit être rentré chez lui pour dîner... Vous lui direz que je le prie instamment de se rendre ici, à l'instant même... Que j'ai un besoin urgent de ses services... Vous direz cela au domestique... et vous tiendrez votre langue, Tony, vous ne donniez aucune autre explication... Filez... Contrez!... Mais allez donc!... Vous devriez être déjà de retour!...

— Toby, — ordonna-t-il à son jeune valet de chambre, — vous allez chercher le docteur Lawson, et vous le ramèneriez immédiatement. Il doit être rentré chez lui pour dîner... Vous lui direz que je le prie instamment de se rendre ici, à l'instant même... Que j'ai un besoin urgent de ses services... Vous direz cela au domestique... et vous tiendrez votre langue, Tony, vous ne donniez aucune autre explication... Filez... Contrez!... Mais allez donc!... Vous devriez être déjà de retour!...

— Toby, — ordonna-t-il à son jeune valet de chambre, — vous allez chercher le docteur Lawson, et vous le ramèneriez immédiatement. Il doit être rentré chez lui pour dîner... Vous lui direz que je le prie instamment de se rendre ici, à l'instant même... Que j'ai un besoin urgent de ses services... Vous direz cela au domestique... et vous tiendrez votre langue, Tony, vous ne donniez aucune autre explication... Filez... Contrez!... Mais allez donc!... Vous devriez être déjà de retour!...

— Toby, — ordonna-t-il à son jeune valet de chambre, — vous allez chercher le docteur Lawson, et vous le ramèneriez immédiatement. Il doit être rentré chez lui pour dîner... Vous lui direz que je le prie instamment de se rendre ici, à l'instant même... Que j'ai un besoin urgent de ses services... Vous direz cela au domestique... et vous tiendrez votre langue, Tony, vous ne donniez aucune autre explication... Filez... Contrez!... Mais allez donc!... Vous devriez être déjà de retour!...

— Toby, — ordonna-t-il à son jeune valet de chambre, — vous allez chercher le docteur Lawson, et vous le ramèneriez immédiatement. Il doit être rentré chez lui pour dîner... Vous lui direz que je le prie instamment de se rendre ici, à l'instant même... Que j'ai un besoin urgent de ses services... Vous direz cela au domestique... et vous tiendrez votre langue, Tony, vous ne donniez aucune autre explication... Filez... Contrez!... Mais allez donc!... Vous devriez être déjà de retour!...

— Toby, — ordonna-t-il à son jeune valet de chambre, — vous allez chercher le docteur Lawson, et vous le